



Valognes. La survivante d'un camp argentin pendant la dictature de 1976-1983 a rencontré des lycéens d'Henri-Cornat

« J'ai eu mes 25 ans dans une salle de torture »

« **JE NE REFOULE** pas cette histoire, je fais avec, elle fait partie de ma vie. »

Elena Alfaro est désormais une habituée de Valognes. Cela fait quelques années qu'à l'invitation des professeurs d'espagnol du lycée Henri-Cornat, la survivante du sinistre camp d'« El Vesubio », instauré par la dictature militaire argentine (1976-1983), soutenue tacitement par l'Église catholique, rencontre des élèves de terminale.

« La dictature n'arrive pas d'un coup »

Au-delà de son récit personnel, c'est surtout un combat que mène depuis des années celle qui a été décorée de la Légion d'honneur en 2006 et qui a apporté son témoignage précieux lors des trois procès qui ont eu lieu contre les membres de la junte militaire. Un combat contre les extrêmes, l'ignorance et l'indifférence.

« La dictature n'arrive pas d'un coup, il y a tout un processus avant d'aboutir à la tuerie de masse des opposants. Cela commence par la définition d'un ennemi, sa stigmatisation et toujours avec une propagande très présente. Puis vient la persécution... »

Son destin bascule le 19 avril 1977

Née d'une famille aisée de Buenos Aires, le destin d'Elena bascule le 19 avril 1977. « Ce fameux 19 avril, j'attendais le retour de réunion de mon compagnon (Luis Alberto Fabbri, un dirigeant syndical), mais il ne rentrait pas. Je savais que ce n'était pas normal. Mais au lieu de quitter la maison, je suis restée. C'est de longues années après, avec le recul, que j'ai compris pourquoi je n'avais pas fui. La cause était importante, il fallait que j'aïlle jusqu'au bout... »

Quand on vient chercher la jeune femme, enceinte, elle a alors l'impression d'« entrer dans un monde où l'humanité s'était arrêtée ». Ses 25 ans, Elena les « fêtera » dans une salle de torture, le 22 avril. S'ensuivent sept mois de captivité, les sévices physiques et psychologiques. Et surtout l'exécution de son compagnon.

« On perd vite la notion du temps quand c'est comme ça », souffle-t-elle. Attachés, les prisonniers ont le visage recouvert d'une cagoule. Ils se nourrissent de riz pas assez cuit ou en état de putréfaction. « Mais on avait faim... »

Fin octobre 1977, alors qu'elle n'est pas loin d'accoucher, un général, le regard plein de haine, lui pose une question d'apparence banale. « Dans un moment de lucidité extraordinaire, je lui ai fait une réponse à laquelle il a visiblement été sensible, et je suis sortie du camp début novembre. Le 26, naît mon fils Luis Felipe... »

Pendant quatre ans, ils vivent une liberté sous condition. Elena Alfaro a pour consigne de ne rien dire de ce qu'elle a vécu. En 1982, c'est la guerre des Malouines, la surveillance se relâche. Sous prétexte de vacances, elle s'envole pour l'Europe avec son enfant.

« Apprendre à se réhumaniser »

« Dans l'avion, au-dessus de l'Argentine, j'ai poussé un ouf de soulagement. J'ai demandé l'asile politique en France, j'ai appris le français et j'ai dû surtout apprendre à me réhumaniser », explique cette docteure en recherche médicale.

Toutefois, « je ne voudrais pas que vous me plaigniez en sortant de cette salle, mais que vous tiriez des enseignements de tout ça », a-t-elle déclaré à son jeune auditoire valognais. « La démocratie est fragile, même dans un pays comme la France. À vous de la préserver ! »

Corinne GALLIER



Inlassablement, Elena Alfaro dispense des messages aux jeunes générations qu'elle rencontre, forte de la terrible expérience qu'elle a vécue en Argentine lors de la dictature militaire.